

## Texte 4 : L'appel

*Chaque matin, à 4h30, les déportées doivent se présenter sur la place d'appel, quelles que soient les conditions climatiques, et se maintenir en rang jusqu'à ce que les SS viennent les compter vers 7 heures.*

C'est l'appel. Tous les blocks<sup>1</sup> rendent leurs ombres. Avec des mouvements gourds<sup>2</sup> de froid et de fatigue une foule titube vers la Lagerstrasse<sup>3</sup>. La foule s'ordonne par rangs de cinq dans une confusion de cris et de coups. Il faut longtemps pour que se rangent toutes ces ombres qui perdent pied dans le verglas, dans la boue ou dans la neige, toutes ces ombres qui se cherchent et se rapprochent pour être au vent glacé de moindre prise possible.

Puis le silence s'établit.

Le cou dans les épaules, le thorax rentré, chacune met ses mains sous les bras de celle qui est devant elle. Au premier rang, elles ne peuvent le faire, on les relaie. Dos contre poitrine, nous nous tenons serrées, et tout en établissant ainsi pour toutes une même circulation, un même réseau sanguin, nous sommes toutes glacées. Anéanties par le froid. Les pieds, qui restent extrémités lointaines et séparées, cessent d'exister. Les godasses étaient encore mouillées de la neige ou de la

<sup>1</sup> Baraques du camp.

<sup>2</sup> Engourdis.

<sup>3</sup> Allée principale du camp.

boue d'hier, de tous les hiers. Elles ne sèchent jamais.

Il faudra rester des heures immobiles dans le froid et dans le vent.

Nous ne parlons pas. Les paroles glacent sur nos lèvres. Le froid frappe de stupeur tout un peuple de femmes qui restent debout immobiles.

20 Dans la nuit. Dans le froid. Dans le vent. Personne ne pense « à quoi bon » ou bien ne le dit pas. À la limite de nos forces, nous restons debout. [...]

L'ombre se dissout un peu plus. Les aboiements des chiens se rapprochent. Ce sont les SS<sup>4</sup> qui arrivent. Les blockhovas<sup>5</sup> crient

25 « Silence ! » dans leurs langues impossibles. Le froid mord aux mains qui sortent de sous les bras. Quinze mille femmes se mettent au garde-à-vous.

Les SS passent – grandes dans la pèlerine noire, les bottes, le haut capuchon noir. Elles passent et comptent. Et cela dure longtemps.

30 Quand elles sont passées, chacune remet ses mains aux creux des aisselles de l'autre, les toux jusque-là contenues s'exhalent et les blockhovas crient « Silence ! » dans leurs langues impossibles. Il faut attendre encore, attendre le jour.

L'ombre se dissout. Le ciel s'embrase. On voit maintenant passer

35 d'hallucinants cortèges. [...] Ce sont les mortes de la nuit qu'on sort

<sup>4</sup> Soldats nazis, ici, des femmes.

<sup>5</sup> Déportées choisies par les SS pour faire régner l'ordre dans les blocks.

des revirs<sup>6</sup> pour les porter à la morgue. Elles sont nues sur un brancard de branches grossièrement assemblées, un brancard trop court. Les jambes – les tibias – pendent avec les pieds au bout, maigres et nus. La tête pend de l'autre côté, osseuse et rasée.

40

Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra – Auschwitz et après*,  
Éditions de Minuit, 1965.

<sup>6</sup> Infirmeries du camp (mouroirs).